

# Le Bienheureux Père Maunoir

Evangélisteur  
de la Bretagne

---

par M. Louis NICOLAS, agrégé de l'Université

# **Le Bienheureux Père Maunoir**

**(1606 - 1683)**

---

**Évangéliste  
de la Bretagne**

par M. Louis NICOLAS  
agrégé de l'Université

# **Le Bienheureux Père Maunoir**

**(1606 - 1683)**

« TAD MAD PEDET EVIDOMP ! »

Julien MAUNOIR naquit le 1<sup>er</sup> octobre 1606 à Saint-Georges-de-Reintembault (évêché de Rennes), sur les frontières de la Bretagne et de la Normandie, entre Fougères et Pontorson. Ses parents, petits commerçants, étaient réputés pour leur piété et leur charité. Elève au collège des Jésuites de Rennes, novice à Saint-Germain, étudiant en philosophie à La Flèche, il devint régent au collège de Quimper (1630-1633). Ni ses études brillantes, ni ses vertus naissantes, ni sa vocation précoce d'apôtre ne semblent le destiner à l'évangélisation d'une Province dont il ne connaît pas la langue ; il veut être missionnaire au Canada.

1). — TI-MAMM-DOUÉ

Un homme pourtant avait eu la nette révélation des destinées de Julien Maunoir ; Dom Michel Le Nobletz (1577-1652) évangélisait la Basse-Bretagne et obtenait dans son apostolat des résultats merveilleux. Il provoquait dans le Léon, le Trégorrois, une partie de la Cornouaille, un grand réveil de foi. Il prêchait à Douarnenez quand, s'interrompant au milieu de son sermon, il déclara à ses auditeurs : « Remercions Dieu de ce qu'il m'a donné un successeur ; il a sept ans ; il est du diocèse de Rennes et sera jésuite ! ». Cette prédiction de 1613, Michel Le Nobletz l'a renouvelée à plusieurs reprises. Et pourtant ce n'est qu'en 1630 qu'eut lieu la première entrevue entre Le Nobletz et

Maunoir, entrevue très courte où Dom Michel ne dit rien au jeune régent des desseins que la Providence avait sur lui. Entrevue décisive, car Maunoir se sentit, dès ce moment, voué à l'évangélisation de la Bretagne. Il fut obsédé par cette idée que Michel Le Nobletz était seul à prêcher la Parole de Dieu dans la Province. A Ti-Mamm-Doué, gracieuse chapelle à deux kilomètres de Quimper, il adresse à la Sainte Vierge cette prière : « Ma Bonne Maîtresse, si Vous daignez m'apprendre Vous-même le breton, je le serai avant peu et je serai bientôt en état de Vous gagner des serviteurs ».

Le Père Maunoir raconte, dans un manuscrit de la vie de Le Nobletz, comment sa prière fut exaucée. Il parle de lui-même à la troisième personne : « ... faisant réflexion que dans les évêchés de Cornouaille, Léon, Tréguier et Rennes, il n'y avait personne qui catéchisât, excepté le Père Le Nobletz, il eut une lumière qu'un fils de la Compagnie de Jésus aurait un grand champ pour exercer son zèle dans tous ces évêchés. En même temps il se sentit fortement inspiré d'apprendre la langue bretonne avec espérance d'en venir à bout. Etant arrivé au terme de son voyage, il présenta à la Sainte Vierge son dessein et La pria d'être son avocate envers Son Fils à ce qu'Il lui fit la grâce d'apprendre la langue armorique, si c'était Son bon plaisir de se servir de son petit travail à la culture de cette dernière terre d'Europe qui était en friche et presque abandonnée. Six mois après, il obtint congé d'apprendre cette langue... » Cette permission lui fut accordée par le Provincial, le jour de la Pentecôte et, dit le Père Maunoir dans son journal : « Le ciel se montra si favorable à mes premiers efforts que, soutenu par la puissance et la bonté de Dieu, je pus, le mardi suivant, faire le catéchisme au Peuple. Six semaines plus tard, je commençais à prêcher, sans avoir besoin d'écrire un seul mot, grâce que Dieu m'a conservée jusqu'à ce jour ».

LE SACRÉ COLLEGE  
DE IESVS  
DIVISE EN CINQ  
CLASSES, OV L'ON EN-  
seigne en langue Armorique les  
Leçons Chrestiennes avec les 3.  
clefs pour y entrer, vn Diction-  
naire, vne Grammaire & Syn-  
taxe en même langue.

Venite filij, audite me : timorem Domini  
docebo vos. pf. 33.

Composé par le R. P. IVLIEN MAUNOIR de la  
Compagnie de Jesus. Par l'ordre de  
Monsieur de Cornouaille.

M. TINSEAU.  
DE SAINT KILIE. 1659

A QVIMPER-CORENTIN,  
Chez JEAN HARDOVYN, Impri-  
meur Ordinaire du Diocèse.  
M. DC. LIX.

Avec Privilège & Approbation.

En 1659, le Père Maunoir publia le Sacré-Collège de Jésus : catéchisme en breton, avec dictionnaire, grammaire et syntaxe.

On peut voir, dans la cathédrale de Quimper, un tableau de Yann d'Argent représentant un Ange qui pose un doigt sur les lèvres du religieux à genoux.

Ayant obtenu le « don des langues », le Père Maunoir ne commença pas aussitôt son apostolat ; une maladie de poitrine l'obligea à faire un séjour en Touraine. Au collège de Bourges, il compléta ses connaissances théologiques ; il enseigna ensuite aux collèges de Nevers et de Rouen. Mais il savait que Dieu l'avait voué à la Bretagne : « ... J'eus un songe extraordinaire : il me semblait que je portais sur les épaules un païen de Cornouaille. On le reconnaissait facilement à son petit bonnet de laine rouge, à son « bragou-bras » et jusqu'à ses guêtres boutonnées et tous les autres détails du costume breton ».

En 1640, le Père Maunoir revient à Quimper.

## II). — LES METHODES D'EVANGELISATION

L'œuvre à accomplir était, pour Michel Le Nobletz et le Père Maunoir, véritablement surhumaine. La Bretagne, qui avait joui pendant la première moitié du seizième siècle d'une paix et d'une prospérité exceptionnelles, s'était trouvée au lendemain des guerres de religion dans un triste état et si les ruines matérielles s'étaient relevées assez vite, les plaies morales avaient été plus lentes à guérir : les cruautés, les débauches de la fin du siècle précédent avaient laissé au 17<sup>e</sup> siècle des traces profondes. Une population profondément mystique, très attachée au catholicisme, se trouvait « matérialisée », partiellement paganisée. Dans toutes les classes de la société, les superstitions les plus absurdes étaient en honneur. Beaucoup de clercs se montraient indignes de leur état. En 1646, à Mûr-de-Bretagne, le Père Maunoir posait à ses auditeurs cette

question : « Combien y a-t-il de personnes en Dieu ? » L'homme le plus instruit du pays, le tabellion nommé Mestre, demande à son voisin : « Que faut-il répondre ? » — « Comment, répondit le voisin, vous vous appelez « Maître » et vous ne sauriez trouver la réponse ! » Et le tabellion riposte avec humeur : « Et de qui donc aurais-je pu l'apprendre ? » C'est à une véritable reconquête spirituelle que procéderont les apôtres bretons du 17<sup>e</sup> siècle.

Michel Le Nobletz avait bien compris que, pour agir sur cette population simple mais très sensible, il ne fallait pas se contenter de l'appareil habituel de la religion : messes, chants latins, confessions, communions. Il fallait frapper les imaginations, s'adresser aux sens et particulièrement à l'ouïe et à la vue.

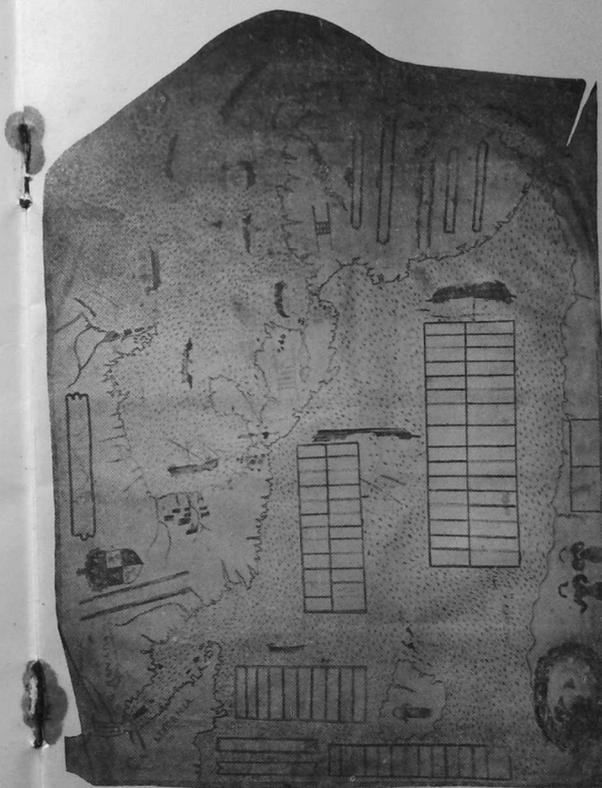
Les Protestants avaient obtenu de grands succès auprès des foules en traduisant en français Bible et Psaumes : pourquoi ne pas créer des cantiques bretons, pour exprimer, en se servant d'airs connus, sous une forme pittoresque, les principales vérités chrétiennes ? Le Père Maunoir composa ses « Canticou spirituel... » ou Cantiques Spirituels et Instructions profitables pour apprendre le chemin qui conduit au Paradis. En 1672, cet ouvrage comptait déjà une trentaine d'éditions. Dans chaque pays où le Père prêchait une mission, Guillaume Yvonnec, qui le suivit quinze ans, vendait chapelets et cantiques. « Sur les montagnes, dans les vallées, aux bois, aux champs, sur les rivages et en pleine mer, on n'entendait qu'une voix qui répétait les chants du grand missionnaire ». (De La Villemarqué) Cantiques en l'honneur des Sept Saints de Bretagne, des martyrs de Crozon, de Michel Le Nobletz ; cantiques sur la mort, le Jugement Dernier, l'enfer ; sublime plaidoyer de la Vierge en faveur des pécheurs ; chants sur l'Eucharistie, le Paradis, la Passion du Seigneur : si on élimine certaines imperfections de langue (dont

le Père Maunoir n'est pas complètement responsable) on ne sait trop quelles qualités louer de préférence dans ces œuvres : la richesse de l'imagination, la simplicité, la finesse psychologique, le sens poétique même. Finalement, on songe que, pour créer de beaux cantiques, il ne suffit pas d'être poète, il faut être un saint.

De Michel Le Nobletz encore, le Père Maunoir avait reçu le conseil de se servir de « cartes marines, peintures symboliques et tableaux énigmatiques ». Le saint missionnaire écrit que la Sainte Vierge lui a recommandé, par la voix d'une de ses servantes, de faire peindre plusieurs de ces tableaux. Dans chacune de ses missions, le Père Maunoir, la baguette blanche à la main, commente les « cartes peintes » choisies en fonction de l'auditoire et des circonstances : joies du Paradis et tourments de l'enfer, péchés capitaux, paraboles de l'Evangile, tableaux de la Passion.

Parfois, les « peintures symboliques » nous paraissent un peu compliquées. Ainsi, sur l'une d'entre elles, un beau navire, bien gréé, file bon vent vers un port dont l'arrière-pays semble un royaume de délices. Les passagers du navire sont les bons chrétiens. La proue qui fend les eaux, c'est la foi. La poupe et le gouvernail représentent l'obéissance au Christ et à l'Eglise qui guide les chrétiens à travers les écueils. Le vent qui gonfle les voiles est le symbole de l'Esprit-Saint. L'aiguille de la boussole, toujours tournée vers le Nord, marque la pureté d'intention, la sincérité. Au haut du mât, dans la hune, un veilleur découvre les obstacles : c'est le chrétien qui doit toujours être sur ses gardes. Le lest de la quille représente l'humilité qui « affermit le fond de l'âme ». Si certains coins du navire sont un peu répugnants, c'est pour que le chrétien en état de péché n'oublie pas les moyens de se purifier : la contrition, la confession. Sur l'océan, vo-

guent d'autres vaisseaux ravagés auxquels il ne reste plus qu'une ancre et un miroir : ce sont les navires des chrétiens qui ont péché, mais la foi (l'ancre) les retient toujours et, dans le miroir, les pécheurs peuvent voir leur âme avilie. Naviguant en sens inverse, les bateaux des hérétiques et des païens errent à l'aventure...



Parmi les cartes « énigmatiques » des premières missions, cette carte marine symbolisait le voyage de l'homme à la recherche du Paradis de Dieu.

D'autres tableaux plus simples s'adressent au laboureur, transformant en symboles de vie spirituelle les gestes de l'humble cultivateur qui sème et moissonne son blé. Ainsi se trouvent associés le métier et la religion. Un lien magnifique est créé entre l'idéal et la réalité : « au lieu d'être uniquement le laboureur qui remue des mottes de terre ou le pêcheur pendu sur ses filets, le fidèle sera un chrétien qui a une vision de réalité spirituelle et éternelle ».

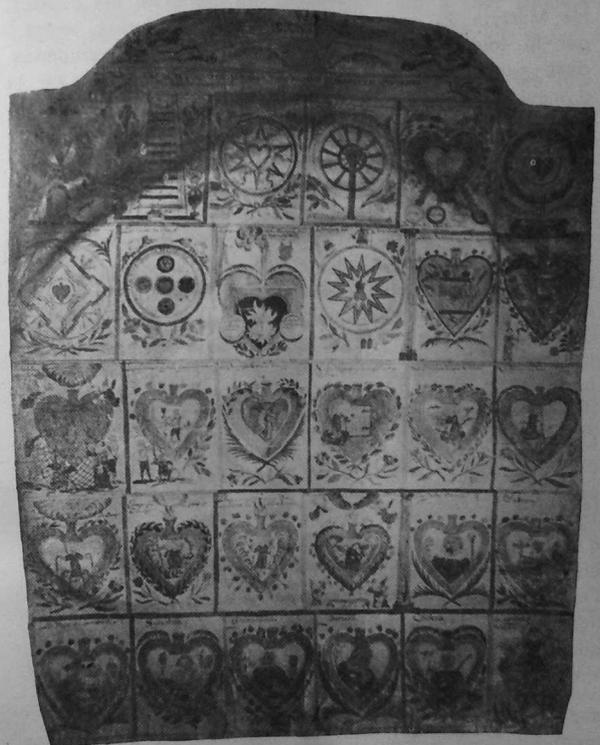
Enfin, l'un des actes essentiels d'une procession destinée à frapper l'imagination et le cœur est la procession de clôture. Le Père Maunoir, dans son journal, décrit plusieurs de ces processions, leur ampleur, la précision de leur organisation nous étonnent.

En tête du cortège s'avancent les hommes en armes, déchargeant, de distance en distance, leurs mousquets ou arquebuses.

Ils sont suivis des apôtres, des évangélistes, des soixante-douze disciples, couronnés de lauriers et portant les insignes de leur dignité ou de leur martyre.

Puis, se développe une série de « mystères » : la Présentation au Temple ; l'Annonciation : la Vierge Marie, entourée de jeunes filles en blanc, est précédée de l'archange Gabriel qui s'incline devant la future Mère de Dieu. Les bergers suivent, offrant leurs présents à l'Enfant Jésus ; les Mages apportent les vases qui renferment l'or, l'encens et la myrrhe. Une foule de petits innocents en robe rouge rappellent les victimes d'Hérode.

Toute la vie du Christ se déroule : prédication, miracles, scènes de la Passion. Le groupe le plus saisissant offre le spectacle de Jésus portant sa croix,



La carte des cœurs

« Zellit piz ouz an taolennou  
'zo mellezour an eneu  
Hag a lavar da bephini  
Ar wirionez heb damanti ».

(Regardez bien ces tableaux.  
Ils sont le miroir des cœurs :  
Ils disent à chacun la vérité  
sans fard).

couvert de sueur et de sang. La Vierge Marie, représentée par une femme en grand deuil, suit lentement entre les deux Marie.

Derrière Elle, se placent les Saints et les Saintes, les Martyrs. Et enfin, le clergé, très nombreux, escorté par la foule (des dizaines de milliers de personnes, dans certaines missions). Sur tout le parcours de la procession sont chantés les cantiques spirituels et « le ciel et la terre retentissent des louanges du Seigneur ».

Parfois, le cortège fait halte à des stations marquées d'avance et, là, sous les yeux de la foule, sont figurées les scènes de la Passion. A chacune de ces scènes correspond un chant : le plus sublime des cantiques du Père était chanté au moment du portement de croix. Parvenue à quelque immense lande, la procession s'arrêtait ; l'adoration du Saint-Sacrement avait lieu, puis le Père Maunoir montait en chaire, prêchant le plus souvent sur la Passion du Fils de Dieu. Il plaçait près de lui le prêtre qui avait représenté Jésus. Celui-ci chancelait, épuisé, succombant sous le poids de sa croix. Et alors, d'une voix tout à la fois douce et vibrante : « Le voyez-vous, pécheurs, ce Dieu que nous avons crucifié ? Sa tête sacrée est couronnée d'épines et c'est nous qui les avons enfoncées. Une croix accable ses épaules et c'est nous-mêmes qui l'avons chargé de ce cruel fardeau. Le fruit de nos péchés, le voilà ! Regardons Sa face adorable... Ah ! quand donc L'aimerons-nous Ce Sauveur qui nous a aimés jusque-là !... »

La prédication était terminée, car la plupart des assistants était en larmes. De toutes parts jaillissaient les sanglots et les cris de douleur...

D'aucuns, aujourd'hui, trouveront peut-être un peu simples ces procédés destinés à frapper la sensibilité

et l'imagination. Mais à quel auditoire s'adressait le Père Maunoir ? Pouvait-il intéresser à des exposés intellectuels des travailleurs manuels illettrés ? Reconnaissons plutôt que le saint missionnaire a choisi la seule méthode qui put lui assurer un succès durable, en réveillant les cœurs et en amenant à une connaissance réelle et pratique des vérités de la foi.

Ajoutons même que pour attirer à Dieu les foules, il a employé des moyens bien modernes : enseignement par chants et écrits, par tableaux et même « projections » (certaines cartes peintes en papier huilé, placées en des coins obscurs des chapelles, étaient éclairées par transparence, « meetings » à grand spectacle.

### III. — LES « DIABLERIES »

Pendant tout le 17<sup>e</sup> siècle, on peut noter en France et dans les autres pays d'Europe de très nombreuses manifestations de sorcellerie, de magie noire... Si certaines, se déroulant dans des milieux socialement élevés, sont bien connues, (le « drame des poisons ») que d'autres nous sont révélées par les documents d'origine civile ou religieuse ! Le Père Maunoir cite à plusieurs reprises un livre du conseiller de l'Ancre : « Incrédulité et mescréance du sortilège pleinement convaincu » (1621) qui contient de très nombreux arêts contre les sorciers.

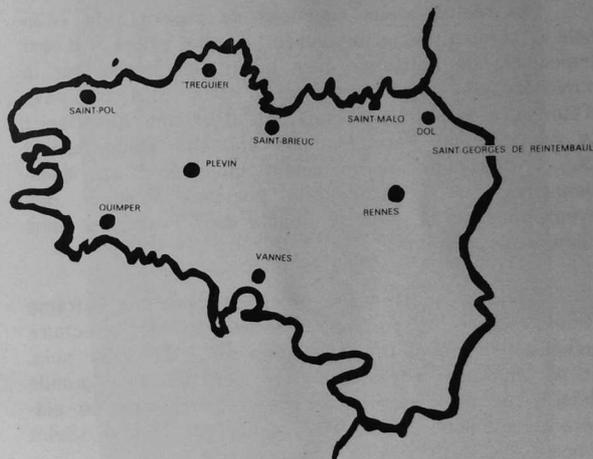
L'Eglise, malgré sa prudence, doit multiplier ses prescriptions contre les sorciers, contre les adorateurs du démon : constitutions synodales de Saint-Malo, Léon, Tréguier ; Concile provincial de Toulouse (1590) ; rituels d'Evreux (1606), de Chartres (1639), de Rouen (1644), de Paris (1646), etc...

Porté aux superstitions, vivant depuis longtemps dans une ignorance profonde des vérités de la foi, le peuple breton devait facilement subir la « tyrannie infernale ». Michel Le Nobletz s'était déjà heurté à l'activité de sociétés secrètes et avait confié au Père Maunoir le « Malleus malificorum », sorte de manuel rédigé par les Dominicains ayant fait en Allemagne des enquêtes sur la sorcellerie.

C'est en 1649, dans une série de missions prêchées en plein centre de la Bretagne, que le Père Maunoir eut la révélation de l'importance qu'avait prise dans cette région le culte du démon. A Saint-Guen, une jeune fille lui fait la confession suivante : dans une vaste lande déserte, éclairée par des flambeaux de résine, se tenaient des assemblées secrètes. On s'y livrait à des jeux divers, à des danses autour d'un trône sur lequel siégeait le maître monstrueux du sabbat. La jeune fille avait adoré le monstre, s'était vouée à lui corps et âme ; un valet l'avait marquée au fer rouge, un autre avait écrit son nom, avec son sang, sur un livre noir.

Le Père pouvait n'accorder aux révélations de cette jeune fille aucune importance. Mais de très nombreuses affirmations d'autres pénitents lui prouvèrent qu'il existait dans le pays une secte satanique et que, dans des réunions assez fréquentes, des personnes de toutes conditions adoraient le démon : messes à l'envers, processions à reculons avec bannières noires sur lesquelles est peint un bouc, tir à la cible sur le crucifix, etc... Le saint missionnaire, ayant examiné des centaines de cas de possession, ayant confronté les affirmations des uns avec celles des autres, conclut qu'entre toutes ces manifestations démoniaques il y avait un lien : il devait exister une société secrète dont le rayon d'action dépassait les limites de la Bretagne : la « Cabale », la « Citadelle d'Enfer », la « Synagogue d'impété ».

Le Père Maunoir prit aussitôt des mesures pour lutter contre cette secte dont il soupçonnait l'existence : il constitua des équipes de prêtres instruits et dévoués. Parmi ces prêtres, nommons Guillaume Galerne, recteur de Mûr-de-Bretagne, qui fondera plus tard avec Picot, recteur de Plouguernével, le petit séminaire de Plouguernével, pépinière de saints, « eur vaguerz sent », dit le Père Maunoir.



Carte de Bretagne représentant le territoire missionné par le Père Maunoir... Mais, notait le Père Boschet en 1697, « le Père Maunoir traversait plusieurs fois, chaque année, la plus grande partie de la Bretagne et si l'on comptait le chemin qu'il a fait en 42 ans sans sortir de cette province, on trouverait qu'il a assez marché pour faire plusieurs fois le tour de l'Europe ».

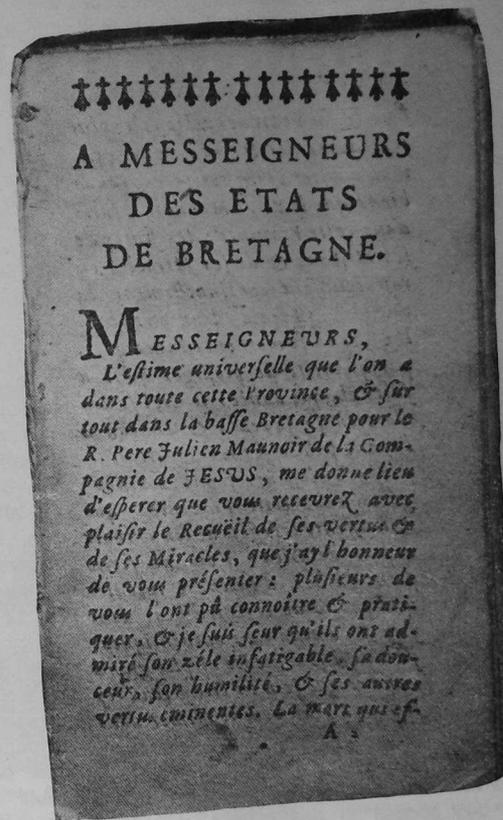
En même temps, il institua une méthode et rédigea des interrogatoires précis qu'emploieront avec prudence les confesseurs.

Aujourd'hui, lorsqu'on évoque dans certains milieux cette lutte du missionnaire contre les « diableries », on voit des sourires... Pourtant, le développement de la sorcellerie, celui du culte du démon au 17<sup>e</sup> siècle, dans certaines régions d'Europe et ici en Bretagne, ne sont pas niables. Quelle que soit l'opinion de chacun sur le fond de la question, il est hors de doute que le Père Maunoir avait affaire à des formes caractérisées de dépravation morale.

En réalité, deux questions se posent : la « Cabale », comme secte organisée, a-t-elle existé ? Il est impossible de l'affirmer, bien qu'on soit frappé par la similitude des rites démoniaques dans tous les pays d'Europe à la même époque. Et, deuxième question : la méthode du Père Maunoir était-elle dangereuse ? Oui, si elle était imprudemment appliquée : ses questionnaires sur la sorcellerie pouvaient amener des aveux imaginaires, jeter le trouble dans l'esprit et dans l'âme des pénitents.

Mais le missionnaire procédait avec une extrême circonspection. Au surplus, il ne mettait son directoire qu'entre les mains de collaborateurs triés avec soin. Et sa méthode a été examinée par les plus grands théologiens de l'époque, par des commissions où siègèrent les membres les plus vénérés de l'Eglise (Saint Vincent de Paul) : elle fut approuvée.

En admettant que le Père Maunoir, dans l'esprit de son temps, a exagéré le danger démoniaque, qu'il a systématisé ce danger, il n'en reste pas moins que sa vigoureuse offensive contre les déformations intellectuelles, les turpitudes secrètes individuelles ou collectives, a dû porter ses fruits. Sans aucun doute, la méthode discrète et humaine du Père Maunoir, tendant à la réconciliation avec Dieu et à la pacification inté-



En 1716, le Père Leroux publie un « Recueil des vertus et miracles du Père Maunoir ».

Il en rapporte près de 300. Dédiant son livre aux Etats de Bretagne, il ne craint pas d'affirmer que toute la Bretagne peut vérifier ses dires.

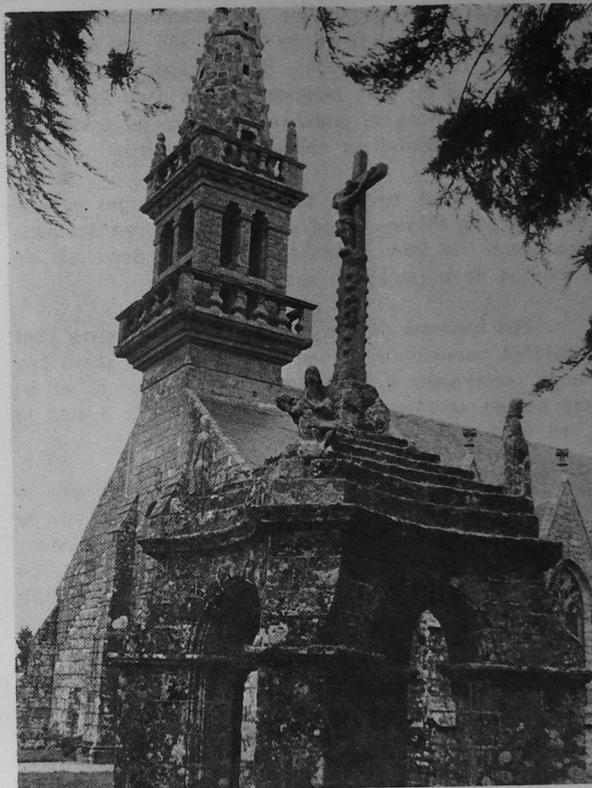
rieure épargna à beaucoup les rigueurs de la justice civile, impitoyable dans les cas de sorcellerie, jugée dissolvante et subversive.

Grâce à lui et à ses collaborateurs, la Bretagne fut préservée désormais des bûchers et des gibets qui furent si souvent utilisés ailleurs.

#### IV). — LA SAINTETÉ DU PÈRE MAUNOIR

Pendant 43 ans, le Père Maunoir mène sa bataille contre le péché et l'ignorance religieuse ; une simple liste des missions qu'il prêcha occuperait plusieurs pages : notons seulement que si son effort principal se porte sur la Bretagne intérieure, la côte n'est pas délaissée. Le saint missionnaire s'en allait portant la bonne Parole partout et sans relâche, sur les places, dans les maisons, tantôt à d'immenses multitudes, tantôt à quelques personnes, parfois à un seul homme. Il s'en allait au milieu des ardeurs de l'été, des glaces de l'hiver, par des chemins affreux, souvent dans la boue jusqu'aux genoux. Mais, ni le soleil, ni les vents, ni la pluie, ni la neige ne pouvaient le détourner de son dessein sacré. Plus grandes étaient ses souffrances, plus féconde était sa parole et plus grande était sa joie. Plus sa chair est mortifiée et plus son optimisme est communicatif : une « paix inaltérable au milieu des succès et des échecs, des compliments et des injures ; cette paix se reflétait jusque sur son visage et lui donnait une gaieté communicative ; et cette gaieté augmenta quand s'accrut le nombre de ses collaborateurs ; pour leur rendre le travail supportable, il savait leur dire des mots agréables... »

(Kerbiriou)



Dans la gracieuse église de Plévin, des pèlerins viennent toujours, depuis trois siècles, se recommander à l'intercession du Tad Mad.

Que le Père Maunoir ait pratiqué toutes les vertus, d'innombrables témoignages, recueillis par les divers procès ecclésiastiques, le prouvent. Il serait trop long de les reproduire. Les faits sont d'une élo-

quence telle qu'ils dispensent de commentaires. C'était aussi l'avis des habitants de Plévin qui se réunirent en armes, fin janvier 1683, pour empêcher l'enlèvement du corps du Père Maunoir décédé dans leur pays. Le cœur seulement du grand missionnaire fut transporté à Quimper et confié au collège des Jésuites.

Aujourd'hui encore, tant à Saint-Georges-de-Reintembault qu'à Plévin, en pays gallo comme en Bretagne bretonnante, le Père Maunoir est vénéré. Beaucoup de grâces et de miracles lui sont attribués.

Les hommes de son temps qui l'ont vu vivre l'ont considéré comme un homme de Dieu et un saint. Les foules recouraient à lui, en toutes circonstances et en tout besoin, attirées par son étonnante bonté. Il était le « Tad Mad », le « Bon Père ».

Les prêtres et les évêques admiraient surtout le rayonnement de sa paix, par quoi il était pour eux le témoin d'une réalité intérieure qui transfigurait sa vie : la présence et l'amour de Dieu. Ainsi, en fait foi ce jugement de l'évêque de Quimper, Mgr Coëtlogon, écrivant trois ans après la mort du Père Maunoir :

« Dans les plus grandes fatigues, au milieu des persécutions, des calomnies et même des dangers de mort, il était aussi paisible que dans ses délices spirituelles. Or, une pareille tranquillité de cœur étant, selon saint Ignace, une marque infallible de sainteté, il est certain que le fils de ce grand patriarche et son imitateur, le Père Julien Maunoir, possédait éminemment cette auguste qualité de saint ».

Le Pape Pie XII, en 1951, ratifia ces jugements, en présentant le Père Maunoir comme « Un maître d'optimisme chrétien » et en le mettant « au premier rang des saints patrons et des célestes protecteurs de la Bretagne ».

---

Imprimé sur les Presses  
de Saint-Michel  
56320 Priziac

---

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> Trimestre 1980

---

